

La Garçonne et l'assassin, Fabrice Virgili et Danièle Voldman, Paris, Payot, 2011

Patrick Clervoy

DANS **INFLEXIONS** 2011/3 N° 18 , PAGES II À II
ÉDITIONS **ARMÉE DE TERRE**

ISSN 1772-3760

DOI 10.3917/infle.018.0237b

Date de mise en ligne : 21/06/2019

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-inflexions-2011-3-page-II?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Armée de terre.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

COMPTES RENDUS DE LECTURE



La mémoire collective de la Grande Guerre a éclipsé ou censuré la tragédie éprouvée par les civils des zones occupées par les Allemands. On se souvient en effet qu'après l'offensive-éclair de l'été 1914, dix départements français ont subi le joug d'une occupation allemande particulièrement dure : viols, exécutions, otages, déportations...

Les Français « libres » se méfiaient de ceux qui fuyaient les régions occupées en les nommant souvent « Boches du Nord ». Le célèbre Albert Schweitzer, alsacien-lorrain, a été arrêté en 1917 et incarcéré jusqu'en 1918.

Le mot génocide (barbarisme linguistique associant grec et latin) n'existait pas encore. Raphaël Lemkin, qui inventera le mot en 1943, parlait de « crime de barbarie et de vandalisme ». Cette occupation allemande constitue, d'après l'auteur, le laboratoire de ce qui deviendra la barbarie du XX^e siècle. Cet ouvrage rédigé à partir de témoignages oubliés ou inédits a le mérite de mettre en lumière une histoire volontiers passée sous silence. Mais ces « cicatrices rouges » que sont les terres bouleversées par la Grande Guerre finissent par lasser le lecteur par la surabondance des situations particulières.

Une histoire faite de témoignages ainsi mise en puzzle ne permet pas toujours de saisir l'essentiel, c'est-à-dire les raisons de la disparition de la mémoire des souffrances des civils.

Didier Sicard

Le caporal se faisait appeler Suzanne. Il s'exhibait pour se cacher. Partir. Il voulait se soustraire à la fatalité qui le jetait dans la Grande Guerre. Il fuit le front après avoir menacé son supérieur qui le soupçonne d'automutilation. Il esquive les gendarmes lancés à sa recherche. Pour échapper à la traque, il invente une solution géniale : il se déguise en femme.

Curieuse histoire que celle, authentique, de ce déserteur travesti. Le récit est élaboré à partir d'un formidable travail d'archives. Son histoire peut-elle l'amener à autre chose qu'au malheur ? Les auteurs mènent l'enquête et nous font le récit de la pente fatale jusqu'au dernier acte où, comme tous les jeux sont truqués, la victime échange sa place avec l'assassin.

Patrick Clervoy

Les Cicatrices rouges 14/18, France et Belgique occupées

Annette Becker
Paris, Fayard, 2010



La Garçonne et l'assassin

Fabrice Virgili
et Danièle
Voldman
Paris, Payot, 2011



https://shs.cairn.info/IP: 216.73.217.142

Expériences combattantes XIX^e-XXI^e siècle
Tome I,
Former les soldats au feu

François Cochet (sd)
 Riveneuve éditions, 2011



Voici un ouvrage qui intéressera les férus d'histoire militaire et tous ceux qui se questionnent sur les liens entre la formation au combat et l'efficacité au feu.

Professeur d'histoire à l'université de Metz et spécialiste des conflits contemporains, François Cochet nous livre en effet le premier volume d'une série de quatre ouvrages qui analyseront les différentes facettes de l'« expérience combattante ». Fruit d'un travail collectif international et transdisciplinaire, *Former les soldats au feu* s'intéresse aux processus de formation des combattants sans prétendre apporter une réponse définitive à un problème éternel.

Ce livre présente la particularité de rassembler les communications, surtout centrées sur les deux guerres mondiales, prononcées lors d'un colloque par des spécialistes de l'histoire militaire. Ce choix de présenter une série de cas concrets – l'armée canadienne de 1939 à 1945, le règlement de l'infanterie française de 1939 et sa mise en œuvre en 1940 par exemple, les centres de formation de l'armée belge pendant la Première Guerre mondiale – est attractif et intéressant. Attractif parce que le lecteur peut y trouver une réponse à une question particulière ou être tenté par des lectures complémentaires. Intéressant parce que l'historien militaire amateur, ou celui qui s'intéresse uniquement à la formation des militaires au combat, trouvera dans chaque cas concret des éléments structurants qui gardent toute leur pertinence dans le cadre des conflits actuels. Le seul regret serait l'absence de communication sur la formation des combattants au feu dans les armées allemande, américaine, soviétique, voire viêt-minh, qui présente pourtant un intérêt certain.

Cet ouvrage met en évidence le fait que la formation au combat est confrontée à la difficulté majeure qu'est la guerre, une science expérimentale dont l'expérimentation ne peut se faire qu'à la guerre. La formation prépare et prévoit. À travers les documents de doctrine, les manuels d'instruction et les exercices sur le terrain, elle cherche à poser des repères stables et à inculquer des comportements qui seront mis en œuvre pendant les combats.

Les différentes contributions mettent bien en lumière que l'on ne naît pas combattant mais qu'on le devient. Celle inédite sur l'armée sud-africaine des années de l'apartheid montre que la réalité des combats balaya rapidement l'idée selon laquelle les Afrikaners n'avaient pas besoin d'être formés en raison de leur atavisme guerrier supposé. En d'autres termes, la formation en garnison est non seulement indispensable, mais doit être la plus réaliste et la plus adaptée possible car elle reste toujours l'horizon-repère des comportements sur le terrain.

L'un des fils directeurs de cet ouvrage serait alors qu'il faut former convenablement au combat. Mais, pour cela, qu'il est indispensable de rejeter les présupposés pour adapter en permanence la formation aux procédés tactiques de l'adversaire et aux évolutions technologiques.

Une insistance particulière est mise sur l'importance du renseignement. Celui-ci est le facteur qui conditionne l'élaboration d'une formation efficacement adaptée aux modes d'action adverses, comme le montrent les exemples du général Gouraud en 1918 et de l'armée française en 1940, qui avait bien analysé les mécanismes de la guerre éclair.

Mais un programme de formation n'est rien s'il n'est pas appliqué par les exécutants. Or les meilleures directives tout comme les excellents manuels d'instruction jouent un faible rôle et sont rarement mis en œuvre lorsqu'ils se heurtent aux habitudes et aux mentalités passées, c'est-à-dire aux blocages culturels et psychologiques. La contribution portant sur l'armée canadienne de 1939 à 1945 montre bien que celle-ci eut un « rendement » opérationnel plutôt faible en dépit d'une préparation sérieuse. L'auteur avance l'explication que les Canadiens, qui avaient une bonne connaissance des procédés tactiques allemands, ne purent jamais complètement se libérer mentalement des schémas

anciens de la Première Guerre mondiale. Ce blocage mental aboutit à une « sur-planification », à un chronométrage minutieux et rigide des actions, à une coopération interarmes insuffisante et à un manque d'initiative.

Un autre aspect particulièrement intéressant de ce livre réside dans les notions de cohésion, de volonté et d'identité. Si former des combattants au feu consiste à les insérer dans des groupes primaires de combat caractérisés par la camaraderie et la solidarité, il faut aussi apprendre à vivre ensemble avant d'apprendre à se servir des armes. Il faut aussi avoir envie d'être formé au feu en acceptant l'esprit de corps. La comparaison sur les « Garibaldiens » en 1914-1915 et 1918 montre toute l'importance pour une unité d'avoir une identité forte qui la pousse à rechercher l'excellence au combat et par conséquent à être motivée à se former.

En fin de compte, voici un ouvrage passionnant, à lire et à relire même avec attention, afin de cerner les invariants qui garantissent que la formation au combat sera optimale.

Éric Lalangue

Dans cet ouvrage, la journaliste et écrivain Guillemette de Sairigné se penche sur le destin hors norme d'une des « dernières femmes d'épopée » du XX^e siècle. Née en 1898, fille du général Hagondokoff, prince du Caucase nord, gouverneur militaire et commandant en chef des forces impériales en Extrême-Orient, Gali, future Leïla du Luart, connaîtra la vie sauvage en Mandchourie comme les fastes de la cour des Romanov à Saint-Petersbourg. Dès l'âge de dix-sept ans, elle est infirmière pour l'armée russe. Pour fuir la révolution, elle gagne Shanghai avec son époux, un officier de la garde impériale, avant de divorcer et de s'exiler en France. À Paris, une nouvelle vie l'attend. Repérée par Coco Chanel pour sa grande beauté, elle devient mannequin et rencontre le milliardaire Ladislas du Luart, qu'elle épouse bientôt. Lorsqu'éclate la guerre d'Espagne, la désormais comtesse du Luart s'engage dans l'assistance aux blessés. Elle met alors en place la première formation chirurgicale mobile, des ambulances à l'intérieur desquelles, pour la première fois, on pratique la chirurgie lourde en zone de combat. Des milliers de blessés pourront ainsi être sauvés. À la tête de cette formation, elle sera sur tous les fronts : Espagne, camps d'internement de Vichy, en Algérie, campagnes de Tunisie, d'Italie, de France. En 1943, à Rabat, elle est faite marraine du 1^{er} régiment étranger de cavalerie. Elle sera légionnaire de première classe, brigadier puis brigadier-chef d'honneur en 1944. En 1945, elle franchit le Rhin parmi les premières et défile à Paris le 14 juillet.

Commandeur de la Légion d'honneur, grand-officier de l'Ordre national du Mérite, elle totalise six citations dont trois à l'ordre de l'armée. Lorsque décède, le 21 janvier 1985, cette femme à la volonté de fer, au grand courage physique, au fort caractère, au charme ravageur et d'une grande humanité, des obsèques dignes d'un maréchal d'Empire lui furent offertes à Saint-Louis-des-Invalides. Elle repose dans le carré Légion du cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois.

Cette biographie alerte et passionnante a été couronnée par le prix Erwan Bergot 2011, qui récompense une œuvre grand public écrite en langue française et célébrant un exemple d'engagement au service de la France et de ses valeurs essentielles.

Emmanuelle Rioux

